

* traduction de “Il solo oggetto della passione. Legami e slegamento in Bataille” in *Georges Bataille o la disciplina dell'irriducibile* (a cura di F.C. Papparo e B. Moroncini), Il melangolo, Genova 2009, pp.29-44

GIOVANNI BOTTIROLI
LE SEUL OBJET DE LA PASSION
LIENS ET DÉLIAISON CHEZ BATAILLE

1. Dans l'*Avant-Propos* de *L'érotisme*, nous trouvons un passage énigmatique : « Mais dans ce monde abandonné que nous hantons, la passion humaine n'a qu'un objet. Les voies par lesquelles nous l'abordons varient. Cet objet a les aspects les plus variés, mais de ces aspects, nous ne pénétrons le sens qu'en apercevant leur cohésion profonde »¹. Un seul objet de la passion, auquel on parvient à travers des voies multiples. Quel est cet objet, ce n'est pas indiqué et, en effet, la réponse n'est pas évidente. Tout dépend de la façon dont on interprète l'œuvre de Bataille.

Je voudrais avancer, dans ses grandes lignes, une proposition d'interprétation. Il y a au moins deux erreurs à éviter, si l'on ne veut pas être trop réducteur de la pensée de Bataille et les deux sont issues de l'incapacité à comprendre la *logique* de cet auteur. D'un côté, on trouve la tendance à prendre à la lettre, c'est-à-dire sans une élaboration, un lexique pas technique – en apparence facile d'accès –, et qui s'avère, dans plusieurs cas, inactuel. Tout le lexique de l'*Avant-Propos* est orienté vers l'unité, la cohésion profonde, la cohérence, la convergence. Or, l'époque récente nous a tellement habitués à l'emphase de la multiplicité que la référence à l'unité semble évoquer une vision traditionnelle. Pris à la lettre, le passage cité ci-dessus paraît démodé, si ce n'est peu vraisemblable : comment des individus constitués d'identités multiples pourraient-ils ne désirer qu'un seul objet ? Ne donnera-t-on pas des objets différents, pour chacune des nombreuses identités et des nombreux désirs ? Et cette multiplicité empirique n'échappera-t-elle pas à toute convergence de nature logique ?

De l'autre côté, abstraction faite pour l'instant de *L'érotisme*, il y a des œuvres de Bataille qui semblent correspondre sans résistances à l'idéologie contemporaine, ou tout au moins à l'une de ces idéologies, celle de l'*informe*. Nous n'omettrons de toute façon pas le fait que le livre de Bois et Krauss sur l'*informe* débute par l'exigence de nouvelles catégories ; et sans doute n'est-ce pas uniquement la « forme » et le « contenu » qui sont refusées (ou réduites en importance), la relation

¹ G. Bataille, *L'érotisme*, Paris, Minuit, 1957, p. 11.

desquelles est de manière plus manifeste désagrégée², mais également d'autres relations, telles que celle entre Unité et Multiplicité. L'exigence de nouvelles catégories devrait alors ouvrir la voie à une nouvelle réflexion sur le *statut logique* des objets enquêtés. Mais dans ce cas, le statut ontologique de l'objet semble s'opposer tenacement à toute caractérisation logique (ou logico-linguistique, ou sémantique) : l'informe, dit en effet Bataille, « n'est pas seulement un adjectif ayant tel sens mais un terme servant à déclasser »³. Bien qu'il ne puisse résulter totalement étranger à la sémantique, ce n'est pas le sens qui le définit, mais les opérations que ce dernier indique et qu'il met en acte, semblable en cela aux performatifs. « L'informe est une opération », concluent Bois et Krauss⁴.

Il s'agit là d'hypothèses divergentes – le seul objet de la passion ne serait pas l'Un mais l'informe – et encore ambiguës : le Un auquel vise la passion est-il la synthèse ou n'est-il pas plutôt l'au-delà de la multiplicité, le point inarticulé de toutes les convergences ? L'informe est-il une absence (ou une privation) encore en mesure de rappeler la forme ou bien l'écroulement de toute distinction ? Il nous faut souligner que l'au-delà de la multiplicité et l'au-delà de la forme présentent de façon inattendue quelques ressemblances ; dans les deux cas, la tension vers l'indifférencié prédomine en effet unilatéralement. L'indifférencié, à savoir l'*indivisé*.

2. Reprenons le problème des catégories. « Qui pense doit se rendre compte de ses catégories » (Kierkegaard)⁵. Mais *penser*, ce n'est pas simplement « énumérer ». Il est impératif de se soustraire à la tendance taxonomique ou taxonomisante, qui surgit spontanément lorsqu'il s'agit d'indiquer les concepts plus généraux. Il ne suffit pas d'énumérer une série de couples oppositifs, comme il arrive par exemple pour le groupe des catégories modales dans la Table des catégories de Kant : possible-impossible, effectif-non effectif, nécessaire-contingent. Il est nécessaire de réfléchir sur leur fonctionnement logique et avant tout sur la signification de leur opposition.

L'opposition est une relation – une relation polysémique, non pas une relation obvie ! Il n'y a d'obvie qu'une habitude mentale, qui induit à interpréter immédiatement et subrepticement les oppositions comme *oppositions séparatives*. Il faut affronter ici un problème décisif, qui demanderait une réflexion plus longue. Je ne me bornerai pas cependant à renvoyer à des textes déjà

² Y.-A. Bois - R. Krauss, *L'informe, mode d'emploi*, coll. « Procédures », Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1996, p. 11.

³ G. Bataille, *Informe*, in *Documents*, Œuvres Complètes, t. I, Paris, Gallimard, 1970, p. 217.

⁴ Y.-A. Bois - R. Krauss, *op. cit.*, p. 15.

⁵ S. Kierkegaard, *Stades sur le chemin de la vie (In Vino Veritas)*, Œuvres Complètes, IX, Paris, Editions de l'Orante, 1978.

disponibles, dans lesquels le problème est présenté de manière approfondie⁶, mais je m'efforcerai de présenter au moins le noyau essentiel.

La pertinence et l'urgence de ces précisions sont confirmées par un autre passage de l'*Avant-Propos* ; en effet, l'unité à laquelle Bataille dit penser n'est pas l'unité de la multiplicité, mais celle des *opposés* : « Je me place en un tel point de vue que j'aperçois ces possibilités opposées se coordonnant. Je ne tente pas de les réduire les unes aux autres, mais je m'efforce de saisir, au-delà de chaque possibilité négatrice de l'autre, une ultime possibilité de convergence »⁷. Relevons que les opposés sont définis en tant que possibilités. Bataille propose une *conception modale* de la *condition humaine* : comme chez Heidegger, les êtres humains sont définis non pas par des propriétés, mais par des façons d'être (*Weisen zu Sein*).

Dans cette perspective, l'individu se révèle fortement instable : il a perdu le poids de ses propriétés, qui stabilisait sa destinée possible. Toutefois, ce qui émerge, ce n'est pas seulement la possibilité de la dispersion, redoutée et condamnée par la conception essentialiste, euphoriquement souhaitée par la conception anti-essentialiste ; il ne s'agit pas uniquement du conflit entre l'Unité et la Multiplicité, mais de celui entre le possible et l'impossible. Et d'autres encore, par exemple le conflit entre Eros et Thanatos. Bataille indique le caractère insurmontable du lien existant entre les opposés, s'il n'entend pas les réduire (« je ne tente pas de les réduire les uns aux autres »), il cherche bien à saisir « une ultime possibilité de convergence ».

Examinons donc *le lien*. Comment le lien entre les opposés doit-il être pensé ? *Lien* ne veut pas nécessairement dire 'unité', en particulier si le terme est compris comme 'synthèse' et 'conciliation'. Une pensée des liens, que nous appellerons aussi *logique conjonctive* n'est par conséquent pas inévitablement une logique de la synthèse. Cette précision est essentielle afin de faire instantanément apparaître la différence entre la position que nous exposons et celles d'autres lecteurs de Bataille (Didi-Huberman d'un côté, Bois et Krauss de l'autre).

Que faudra-t-il alors entendre par l'expression *logique conjonctive* ? Principalement, une possibilité de pensée dont, au fil de l'histoire de la philosophie, différentes *versions* ont été élaborées, possibilité qui demeure une potentialité encore toute à sonder. Avant tout, la logique conjonctive contraste et repousse toute version de la logique disjonctive (ou séparative), c'est-à-dire de la logique selon laquelle les opposés doivent être pensés uniquement dans leur séparation nette de confins⁸. Pour la logique séparative, tout lien entre les opposés ne pourra qu'être source de

⁶ Je me permets de me référer à deux textes : G. Bottirolì, *Polemosemia : le relazioni oppostive si dicono in molti modi*, in *A partire da Jacques Derrida*, sous la direction de G. Dalmasso, Milano, Jaca Books, 2007 et *Introduzione alla logica scissionale (congiuntiva)*, disponible pour l'instant uniquement sur le site : www.giovannibottirolì.it.

⁷ G. Bataille, *L'érotisme*, op. cit., p. 9.

⁸ Il me semble que le concept de pensée séparative est utilisé et aussi mis en relief à maintes reprises avec une grande clarté chez Bataille. Voilà un passage particulièrement significatif : « Nous ne sommes pas les êtres simples que la logique exigerait que nous soyons. La logique exigerait que nous nous séparions, que nous scindions, que nous mettions à gauche ceci, à droite cela, et en réalité, nous sommes cette gauche et cette droite ». Cf. G. Bataille, *Discussion sur le*

confusion, comme il est démontré par l'émergence des paradoxes. Dans les paradoxes, les opposés sont d'une quelque manière liés ou imbriqués et leur lien est un obstacle à la connaissance et en premier à la cohérence. C'est le rôle de la pensée de défaire tout lien entre les opposés. Cet objectif est indiqué de façon claire dans le titre d'un livre récent de divulgation de Odifreddi : il y a eu un paradoxe, mais maintenant, il n'existe plus⁹. Il ne doit pas exister.

Les opposés sont – ou devraient être - les termes les plus fortement séparés ou écartés. Si nous relisons ce qui demeure la première table fondamentale des relations oppositives, celle d'Aristote, nous trouverons quatre types, énumérés, comme l'on a coutume de dire, par ordre de force décroissante : les contradictoires, les contraires, la privation/l'état et les corrélatifs¹⁰. Des contradictoires, qui sont des opposés incompatibles, par conséquent le cas le plus fort d'opposition, on descend aux contraires, un type d'opposition qui admet des compromis, à savoir des cas mixtes (le gris comme mélange du blanc et du noir) jusqu'aux corrélatifs. Cette dernière serait l'opposition la plus faible parce que les termes qui la composent se trouvent dans un rapport d'implication réciproque. Ils se présupposent et en quelque sorte ils se confirment réciproquement, dans l'acte même où ils se nient.

Mais l'opposition entre corrélatifs est-elle vraiment l'opposition la plus faible ? Elle l'est si l'on accepte le style séparatif de pensée comme l'unique style logique de façon cohérente et quoi qu'il en soit, comme la forme de rigueur par excellence. Il existe du reste dans l'histoire de la philosophie occidentale une tradition de la pensée conjonctive (d'Héraclite à Hegel, à Heidegger) qui affirme la primauté du lien entre les opposés : une primauté de force et de fécondité. Dans le cadre de l'idéalisme allemand, on trouve l'énonciation et l'exaltation du conflit entre deux styles de rationalité, celui de l'entendement disjonctif et celui de la raison conjonctive, à savoir l'opposition entre *Verstand* et *Vernunft*. En appliquant cette perspective à la typologie aristotélicienne, on peut se rendre compte qu'elle ne consiste pas en une énumération homogène, mais en un mélange – un mélange jamais perçu par notre tradition philosophique ; nous voyons en effet (ou mieux, il nous faudrait apprendre à voir) l'hétérogénéité entre des relations qui impliquent, au moins potentiellement, deux différents styles logiques (ou mieux encore, deux différentes familles de styles logiques). Une logique conjonctive ne peut naître qu'à condition de reconnaître l'hétérogénéité dans la typologie aristotélicienne.

Mais ce n'est là que la première opération. Contradictoires, contraires, privation/possession sont des relations disjonctives – *originellement* disjonctives, ce qui n'interdit pas les cas mixtes comme situations *dérivées*. Par contre, les corrélatifs sont la notion inaugurale de la pensée conjonctive.

péché. O. C. VI, t. II, pp. 344-45.

⁹ P. Odifreddi, *C'era una volta un paradosso*, Torino, Einaudi, 2001.

¹⁰ Aristote, *Catégories*, texte établi et traduit par Richard Bodéüs, Paris, Les Belles Lettres, 2002. Je préfère traduire « τὰ πρὸς τὶ » par 'corrélatifs' (et non par 'relatifs') afin de rendre plus manifeste l'interdépendance des opposés.

Nous avons toutefois parlé de familles de styles logiques, puisque nous devons savoir distinguer différentes versions dans la logique conjonctive aussi. Ce qui nous importe ici, c'est la possibilité de ne pas confondre une logique de la synthèse, celle de Hegel (ou plutôt de celle qui demeure la lecture standard de Hegel) et une logique où les opposés *ne font pas un*, mais où ils sont constitués par une autre relation, la co-appartenance (*Zusammengehörigkeit*). C'est la logique de Heidegger, en tant que logique des corrélatifs, et pas seulement de Heidegger.

L'importance de ces distinctions pour une lecture de Bataille devrait être évidente. Sans elles, le débat sur l'hégélisme de Bataille sera toujours un débat schématique et confus – en tout cas un débat inadéquat. Les critiques de Bois et Krauss contre l'interprétation dialectique formulée par Didi-Huberman peuvent être acceptées ; il est vrai que Bataille n'est pas un penseur dialectique, si l'on entend par *dialectique* une logique qui affirme la primauté de la synthèse conciliatrice. Mais cela n'implique pas pour autant que Bataille ne soit pas un penseur *conjonctif*, selon une version différente de la logique conjonctive¹¹.

La différence entre diverses versions est donc essentielle, afin d'éviter aussi une équivoque qui n'a pas encore été dissipée. La logique conjonctive est en premier lieu une logique *scissionnelle*, à savoir une pensée qui s'adresse au conflit entre les opposés. Avant tout, nous entendons par là qu'il n'y aurait aucune nécessité d'élaborer une *logique*, si les cas à prendre en considération étaient essentiellement ceux des corrélatifs iréniques (neutres agonistiquement) tels que la moitié et l'entier. La *vraie* logique conjonctive est donc une théorie du conflit et des scissions, toute forte que peut être, dans certaines versions, la nostalgie de l'unité lacérée. Et ce, même si l'adjectif qui affirme le lien court toujours le risque d'éclipser celui qui affirme la division et le conflit. La formulation la plus correcte pourrait être *logique scissionnelle (conjonctive)*, une formulation qui souligne ainsi le statut paradoxal de ce style de rationalité.

Les divisions (ou scissions) analysées par cette logique ne sont pas des séparations, il s'agit de relations de conflit entre opposés interdépendants, des relations que seule la *bêtise* séparative pourrait vouloir dénouer. Ces relations trouvent leur fécondité dans le conflit, qui est un mode d'intensification réciproque. Il suffit de penser à l'intuition du jeune Nietzsche : apollinien et dionysiaque ne représentent pas des impulsions incompatibles, mais des forces qui, de par leur opposition et leur stimulation réciproque, donnent naissance à quelque chose d'extraordinaire, comme l'a été la tragédie attique.

Le rapport entre conjonction et scission est indubitablement difficile à penser. La formule de Hegel était : identité de l'identité et de la non-identité, formule problématique qui ne peut être

¹¹ Et donc *dialectique* dans une signification indiquant avant tout un style de pensée. Felice Cirio Papparo observe : « ... le principe qui anime le discours hégélien – l'*Aufhebung* de la disjonction opérée par l'intellect abstrait dans la *relatio de la raison*...est quelque chose qui *intrigue profondément* la pensée bataillienne ». Cf. *Incanto e misura. Per una lettura di Georges Bataille*, Napoli, ESI, 1997, p. 37.

réduite à la primauté de la synthèse. On ne saurait ébaucher maintenant une lecture de Hegel, mais on peut au moins faire allusion à cette possibilité : dans l'identité entre identique et non-identique, la scission ne réapparaît-elle pas en effet toujours à nouveau ? Quoi qu'il en soit, la logique scissionnelle – c'est-à-dire la logique conjonctive dans la version non-synthétisante dont nous souhaiterions une élaboration – affirme la primauté de l'identité comme *non-coïncidence*.

Il faut évidemment étendre cette définition – même si seulement à titre d'expérience – à l'objet de notre analyse, le seul objet de la passion, dont l'identité serait par conséquent déterminée par le rapport de corrélation entre opposés. L'unique objet de la passion serait un objet paradoxal, un *objet divisé*. Un objet ni propriétaire ni méréologique, mais essentiellement conflictuel.

3. On pourrait penser que cette position n'est pas tellement éloignée de celle de Bois et Krauss. L'article 'Dialectique' s'ouvre sur ces mots :

Il ne faut pas confondre dialectique et division en deux (versant haut et versant bas) de toute chose... La dialectique vise à la réconciliation finale, à la concorde du savoir absolu, la division en deux, ou scission, cherche au contraire à toujours rendre impossible l'assimilation des contraires par quelque coup bas qui porte atteinte à la raison¹².

Refus de la synthèse : « l'*informe*, le bas matérialisme, l'hétérologie, la « division en deux » sont pour nous des termes désignant tous l'exclusion du troisième terme. C'est une pensée dualiste qui refuse de résoudre les contradictions... ». D'où l'incompatibilité de Bataille par rapport à Hegel, un philosophe qui, comme l'a observé Kojève, « n'aime pas le dualisme »¹³. Par conséquent, l'esthétique de l'informe est-elle une version de la logique conjonctive ? Une version qui met l'accent sur la scission opérant à l'intérieur du lien ? Est-elle une interprétation correcte de la pensée de Bataille ?

Examinons à nouveau le premier des passages cités, en particulier la définition de *scission* : la division de tout en deux, chaque chose avec son versant haut et son versant bas. La pensée scissionnelle se condense donc dans la thèse « tout se divise en deux », répétée à plusieurs reprises dans le livre de Bois et Krauss. Une thèse qui entend proposer un matérialisme non dialectique – vu l'antipathie professée par les auteurs pour le terme *dialectique*, il ne serait pas facile de leur arracher l'aveu que *celle-ci aussi* apparaît comme une version de la dialectique, précisément la version maoïste, que le groupe *Tel Quel* a contribué à divulguer au cours des années Soixante et Soixante-Dix. Une telle vraisemblable réticence trouverait du reste de fortes justifications, étant donné que la

¹² Y.-A. Bois – R. Krauss, *op. cit.*, p. 65.

¹³ *Ibid.*, p. 66.

version maoïste du « un se divise en deux » n'est certainement pas une pensée de l'informe. Qu'en est-il alors ?

Il sera impossible de sortir de ces incertitudes sinon au moyen d'une analyse attentive de la polysémie des termes et des expressions qui caractérisent le territoire de la scission. Voilà les principaux points à éclaircir :

– « tout se divise en deux » : cela veut-il dire qu'il faudra briser de même les liens conjonctifs, paradoxaux ? Les ambivalences aussi, que Freud considère essentielles dans la vie psychique et qui paraissent tout aussi essentielles aux yeux de Bataille ? L'ennemi de la scission devrait être l'unité, l'unité rigide, non pas tout type de liens. Mais cette distinction est totalement absente chez Bois et Krauss.

– « tout se divise en deux » : remarquons cependant que la formulation de ce principe se poursuit par « chaque chose avec son versant haut et son versant bas ». Une intégration qui n'est pas le fruit du hasard et qui ne revêt pas une simple valeur d'exemple. En effet, à la force négatrice de la scission est indiqué l'ennemi principal, le couple haut/bas : un couple hiérarchique – sans doute le couple hiérarchique par excellence. Mais une pensée des scissions ne risque-t-elle pas de s'appauvrir, se redéfinissant elle-même dans une perspective anti-hiérarchique ? Dans une perspective éthique ou éthiciée, parce que la relation haut/bas est particulièrement favorable à l'écrasement vers le bas de tout ce qui est immoral, obscène, abject.

La véritable signification et le véritable fonctionnement d'une pensée de la scission projetée vers l'informe peuvent être éclaircis si notre attention se focalise sur l'objet de cette pensée : qu'est-ce que l'informe ? Nous ne sommes pas naïfs au point de croire que la question 'qu'est-ce que' impose une définition essentialiste, à laquelle aucun objet ne pourrait se soustraire pour la simple raison que la question est posée sous cette forme. Nous ne chercherons donc ni des propriétés ni une signification (dans l'acception la plus courante). Ne l'avons-nous pas déjà dit ? « L'informe est une opération ».

Il ne s'agit pas d'un adjectif, mais d'un terme qui sert à déclasser, comme dit Bataille. *Déclasser* : conduire vers le bas et le désordre, telle est l'interprétation de Bois et Krauss¹⁴. C'est là l'interprétation explicite ; mais quelle est la véritable interprétation ? En lisant leur texte, en examinant leurs exemples et leur commentaire à ces exemples, on est induit à une différente explicitation, à savoir que pour Bois et Krauss, *déclasser* signifie en réalité 'faire s'écrouler', c'est-à-dire produire l'écroulement de toutes les articulations et de toutes les distinctions.

La pulsion vers l'informe est un élan vers l'indifférencié et *indifférencié* équivaut justement à 'ce qui ne possède pas, ou ne possède plus, ses articulations'.

¹⁴ *Ibid.*, p. 50.

Tout se divise en deux ? Non, tout s'unit – *deux* est simplement le nom de la distinction entre haut et bas qui sera dissoute par l'action entraînant vers le seuil inférieur, seuil qui devra être traversé autant de fois que nécessaires afin qu'il se dissolve lui aussi. *Deux* est la scission qui permet à la pulsion hostile à la forme de *se délier* (nous reviendrons sur ce terme), de se précipiter vers le bas.

Dans la théorie de l'informe, il n'y a la place que pour une seule distinction, celle entre l'informe et la forme. Voilà le dualisme. Mais une logique de la scission est-elle une pensée dualiste ou bien est-elle une pensée articulée, flexible ?

4. L'hostilité à l'égard du sens, à savoir de la polysémie, a produit l'univocité : tout se divise – d'une seule façon. On croit nier l'unité et la hiérarchie et on finit par supprimer la pluralité et la flexibilité. On aboutit à une rigidité différente, mais pas moins rigide que celle contre laquelle on fomentait la révolte. Parce que l'informe, l'indifférencié, l'indivisé est l'un des territoires – l'un des modes – du rigide.

L'opération de déclasserment/écroulement des distinctions n'est pas dépourvue (involontairement, inconsciemment) d'une certaine variété. Observons-la de manière plus détaillée, ce sera ainsi la preuve indirecte de la nécessité d'un certain nombre de distinctions.

Les œuvres qui 'mettent en oeuvre', qui rendent opérationnel ou qui tout simplement illustrent l'informe ne paraissent pas toutes reconductibles à l'écroulement. Si l'on confronte *Ceramica spaziale* de Fontana et *Le plumeau et la corne* de Picasso (dans la photographie de Brassai), la différence saute aux yeux, pourvu que l'on ait des yeux suffisamment analytiques : dans le premier cas, un « magma de matière noirâtre, luisante et irisée, à la surface agitée, qui semble être chu là, sur le sol, tel un gigantesque étron »¹⁵, dans le second cas, un « extraordinaire assemblage éphémère des racines tentaculaires de quelque plante décapitée, d'un plumeau et d'une corne de boeuf »¹⁶. Cet assemblage est bien loin d'être 'inclassable' – bien que l'objectif ultime de mes propos, ce ne soit pas les classifications ! Cet assemblage incongru met en scène une opération rhétorique précise, à savoir la métonymie. Certainement, nous devons penser la métonymie comme une stratégie textuelle, et pas simplement, selon une tradition déprimante, comme une figure locale. *Métonymique* est toute construction basée sur l'association hétérogène et incongrue d'éléments qui proviennent de contextes différents, c'est une forme d'incohérence – parce que l'incohérence aussi a ses formes. Par exemple, l'encyclopédie chinoise mentionnée par Borges est une construction métonymique.

¹⁵ *Ibid.*, p. 54.

¹⁶ *Ibid.*, p. 75.

Ce qui n'implique pas que toute stratégie métonymique parvienne à des résultats tout aussi valables sur le plan esthétique. Là, se pose un problème fondamental, qui a été complètement éludé par Bois et Krauss : le programme de banalisation qu'ils ont mis en œuvre dans *L'informe, mode d'emploi* trouve dans la suppression de la distance entre les poétiques et la dimension esthétique une caractérisation décisive, dont il est de mise d'évaluer les conséquences. Une poétique circonscrit un espace d'admission et, pourquoi pas, d'orthodoxie, à savoir qu'un nombre limité d'œuvres peut recevoir une approbation inconditionnée, indépendamment de son degré de complexité ; une sévérité particulière sera réservée à des œuvres qui pourraient aspirer à l'approbation, mais qui se bornent à mimer les caractéristiques et les opérations de la nouvelle poétique. Voilà pourquoi tout mouvement se trouve continuellement en lutte contre l'hérésie.

Les vicissitudes du Surréalisme en offrent une confirmation évidente. Mais on peut en dire tout autant pour la poétique de l'informe, occupée à distinguer le *vrai* informe de l'informe apparent, *faux*. Pour chacune des quatre opérations qui définissent l'informe, il faudrait en effet apprendre à reconnaître (et à exclure) les pseudo-opérations : la fausse horizontalité, le faux abaissement, etc. Mais dans quel sens Bois et Krauss parlent-ils de vrai et de faux ? Il serait inutile de chercher dans *L'informe* un minimum de conscience philosophique en relation à ce problème. *Vrai* est un adjectif que les auteurs réservent à ce qui illustre de manière plus accentuée les opérations déjà rappelées. Mais comment interpréter 'plus accentuée' ?

Allons au cœur du problème. Selon Bois et Krauss, des œuvres telles que *Ceramica spaziale* de Fontana et *La Boule suspendue* de Giacometti sont de bons aboutissements de la poétique de l'informe. Il reste cependant des doutes sur leur valeur transgressive et surtout sur leur valeur esthétique. Notre intention n'est certainement pas d'appliquer naïvement à ces œuvres un ensemble de critères esthétiques que ces dernières se proposent de mettre en discussion ; mais pourquoi devrions-nous accorder aux œuvres qui sont approuvées par la poétique de l'informe de se soustraire à des critères de jugement tels que l'intelligence et la complexité ? Pourquoi devrions-nous renoncer à exprimer le jugement « c'est médiocre, c'est banal » face à certaines de ces œuvres ? Pourquoi devrions-nous nous enthousiasmer face à toutes les œuvres de Pollock en tant qu'œuvres 'horizontales', renonçant ainsi à nous demander pourquoi certaines d'entre elles sont meilleures que d'autres ? Meilleures, c'est-à-dire plus belles et si cet adjectif est improposable, plus efficaces, *plus réussies* (dans un sens particulier que nous sommes disposés à discuter).

Ceramica spaziale et la *Boule suspendue* sont des œuvres banales. Il faut avoir perdu tout sens du ridicule pour attribuer à la *Boule suspendue* un « déchaînement des pulsions érotiques qu'un balancier déclenche », comme l'affirment Bois et Krauss¹⁷. Que Breton et d'autres l'aient accueillie

¹⁷ Y.-A. Bois, *op. cit.*, p. 31.

au début avec une stupéfaction totale, que certains observateurs aient éprouvé, selon le témoignage de Maurice Nadeau, « une émotion violente et indéfinissable », tout cela appartient au ‘petit temps’ de la réception historiquement datée, non pas au Grand Temps (Bakhtin) des vraies œuvres d’art.

Pourquoi la différence entre poétiques et dimension esthétique est-elle impossible à supprimer ? Parce que toute poétique est aussi une stratégie de marketing, liée au moment historique dans lequel elle fait son apparition. Celle-ci décrète la supériorité de tout objet conforme à la nouvelle poétique sur les objets des poétiques précédentes (même si les nouveaux objets sont banals, fades, médiocres). Toute poétique propose un dogmatisme simpliste que l’on n’est pas forcé d’accepter.

5. Et Bataille ? Peut-on lui attribuer une théorie ou une poétique de l’informe ? Il est nécessaire de préciser la question : l’informe est-il l’une des directions explorées par la pensée de Bataille, comme l’est le réel dans la théorie de Lacan ou bien s’agit-il du noyau essentiel de sa pensée, la vérité à laquelle elle aboutit ? Pour l’heure, je me trouve dans l’obligation de répondre de manière schématique. Repartons donc de la logique.

Il me semble juste, pas seulement possible, de considérer l’opération de Bataille comme une tentative d’explorer (et d’élaborer en relation avec certains thèmes) *le principe de non-coïncidence*. Ce principe trouve sa légitimité dans le rapport entre corrélatifs ; en effet, l’identique et le non-identique se présupposent et s’intensifient réciproquement.

Parfois, l’approbation de ce principe s’avère plutôt explicite, par exemple quand Bataille écrit : « L’homme est cet animal qui dans sa limite – dans sa nécessité particulière – aperçoit sa faiblesse...et, dès lors, se connaît lui-même comme étant un obstacle à *ce qu’il est* : l’absence des limites. *Car ce qu’il est, il ne l’est pas* »¹⁸. A d’autres occasions, elle est moins explicite et il faut la saisir en lisant le lexique pas technique de Bataille dans une perspective conceptuelle. Par exemple, comment comprendre la notion de mobilité intérieure – « cette mobilité intérieure, infiniment complexe, qui est le propre de l’homme »¹⁹ – sinon comme l’indication intuitive de la ‘mobilité logique’ affirmée par le principe de non-coïncidence ? Même qui est réticent à l’égard d’une élaboration conceptuelle devrait reconnaître que la catégorie de ‘mobilité’ remplit chez Bataille une fonction pas moins importante que le bas matérialisme, etc.

Or donc, le principe de non-coïncidence n’a aucune vocation à s’écrouler – il n’est pas attiré par l’écroulement, ni par la colle et le collage, termes différents de par leur provenance étymologique, mais qui, ce n’est pas un hasard, trouvent dans la poétique de l’informe une forte solidarité²⁰. Ils

¹⁸ G. Bataille, *O. C.*, VI, t. II, p. 381.

¹⁹ G. Bataille, *L’erotisme*, *op. cit.*, p. 35.

²⁰ La poétique de l’informe est aussi une poétique de la colle, voir Bois et Krauss, *op. cit.*, p. 58.

convergent en effet vers l'indifférencié et peu importe si cela se produit par la voie de l'aggloméré, de l'affaissement articulatoire ou bien du visqueux.

Dans l'œuvre de Bataille, dans nombre de contextes où la pulsion de perte est très forte, l'indifférencié n'est pas dominant ; et le recours à la métaphore en est la confirmation. Il est toutefois nécessaire de comprendre que la métaphore n'est pas transposition, sublimation, spiritualisation, comme le pensent Bois et Krauss ; la métaphore est articulation et *mobilité*. On pourrait le montrer en détails dans *Histoire de l'œil*, si notre analyse pouvait se développer. Bornons-nous donc à l'essentiel.

En premier lieu, il faut avoir renoncé préalablement et aveuglément à la différence entre simplicité et complexité afin de tenter un parallèle entre la *Boule suspendue* de Giacometti et *l'Histoire de l'œil* de Bataille. Notons que ce parallèle est proposé sur la base de l'une des notions les plus vitupérées par *L'informe*, à savoir la ressemblance, qui est le mécanisme sur lequel se fonde la métaphore. A la différence de ce que l'on peut saisir dans les bonnes métaphores, la ressemblance soulignée par les théoriciens de l'informe est fort générique et banale, elle concerne en effet la sphéricité, la rotondité, un caractère morfo-sémantique présent dans les deux œuvres. Mais dans *l'Histoire de l'œil*, il y a bien plus que de la sphéricité.

La sphéricité se présente comme une série de transformations : œil, soleil, œuf, testicules. Voilà la *mobilité intérieure* de la métaphore, qui n'a rien à voir avec la transposition/idéalisation. Mobilité qui détruit le 'sens ultime' et interdit au texte de se coaguler dans un sens ultime (ou message) : c'est tout à fait vrai ; mais elle n'abolit pas le sens, il ne s'agit pas d' « une procédure visant à abroger les catégories et à défaire les termes mêmes de sens et d'être »²¹ : c'est une sottise, « ce ne sont que foutaises », pour citer Bois et Krauss²². Les séries métaphoriques, qui expriment de la manière la plus accentuée l'identité de la métaphore, sa vocation interminable, sont des manifestations de la logique conjonctive, à savoir des manifestations dans lesquelles le lien de ressemblance n'opère pas taxonomiquement, au service de traits communs, comme il advient dans le concept (au sens traditionnel du terme), mais où il relance la différence interne : ce qu'une chose est, elle ne l'est pas.

6. Quelques indications rapides, pour synthétiser, mais aussi pour indiquer les lignes de développement de cette réflexion :

²¹ *Ibid.*, p. 140.

²² Nous reprenons cette expression tirée d'un passage dans lequel le rejet de la métaphore est particulièrement exaspéré (*Ibid.*, p. 73). L'essai de Bois et Krauss néglige totalement le débat sur la métaphore inauguré par l'article de Max Black (*Metaphor*, 1954) et poursuivi par Paul Ricoeur, George Lakoff et d'autres. Cela paraît vraiment inacceptable.

– Bataille est un penseur ‘conjonctif’, paradoxal²³. Dans sa version, la logique des liens ne privilégie pas la synthèse et la concorde et elle assigne un rôle déterminant à la scission. Nous voudrions reposer ici notre définition de *pensée scissionnelle* : elle brise les rigidités, elle divise en luttant contre le rigide – *elle divise l’identique de soi-même*, voilà le geste le plus radical et le plus audacieux²⁴.

– presque toutes les formulations du principe de scission (ou division) sont génériques et donc équivoques ; une enquête sur la polysémie des opposés et sur le pluralisme logique qui en dérive, demeure par conséquent l’une des tâches philosophiques les plus importantes.

– nous avons examiné en particulier l’une de ces versions : « tout se divise en deux, en une partie haute et en une partie basse ». Nous avons vu que là, la division vise à briser l’idéalisation (à laquelle la sublimation est trop rapidement assimilée)²⁵ et à retrouver l’énergie du bas matérialisme pour mettre en oeuvre l’action d’écroulement. Le slogan de Bois et Krauss devrait être réécrit comme suit : « tout se délie, le bas et le haut se délient, de même tous les liens se délient et se brisent ». Il en résulte l’adhésion – à quoi ? à rien, l’adhésion même, le visqueux, la colle. L’inertie des non-liens. L’aggloméré.

– la déliaison généralisée mène à l’indifférenciation. C’est, freudiennement, l’œuvre de la pulsion de mort, décrite comme une action qui délie. Pour Freud comme pour Bataille – sans pour autant négliger les différences –, il existe cependant deux forces, Eros et Thanatos, la force qui lie et celle qui délie et leur enchevêtrement.

– le Bataille fasciné par la pulsion de mort est-il le Bataille le plus vrai ? La question reste ouverte. Dans la mesure où Bataille est un théoricien de l’informe, les objections faites sur le livre de Bois et Krauss s’adressent avant tout à son œuvre. Il y a toutefois un aspect décisif qui empêche de réduire Bataille à la fascination de l’informe : son écriture, la richesse de son élaboration stylistique.

– pour la poétique de l’informe, le seul objet de la passion est la *déliation*, d’où l’attraction pour l’excrément et le crachat. Attraction, désir de perte : identification avec le *réel* au sens lacanien.

Sans aucun doute, l’œuvre de Bataille n’ignore pas la force de la déliaison : la décrit-elle ? L’exalte-t-elle ? Voilà une page dans laquelle l’exigence de métamorphose déchire le registre de la

²³ La paradoxalité (et tensionnalité) de la pensée de Bataille est enquêtée et mise en relief par Ciro Papparo. Voilà une réflexion de Bataille opportunément valorisée : « Tout d’abord, qu’est-ce donc le langage ? Je ne puis le combattre qu’en m’en servant. D’autre part il est évident qu’il gardera la place fondamentale. Le combattre = lui donner sa place » O.C., V, Notes, p. 566 (F.C. Papparo, *op. cit.*, p. 62) .

²⁴ Sans doute est-ce ainsi qu’il faut interpréter la thèse de Hegel : « (L’Esprit) ne gagne sa vérité qu’en tant qu’il se trouve lui-même dans le déchirement absolu (*in der absoluten Zerrissenheit*) ». Cf. G.W.F. Hegel, *Phénoménologie de l’Esprit*, traduction et notes par G. Jarczyk et P.-J. Labarrière, Paris, Gallimard, 1993, p. 94.

²⁵ Pour une présentation adéquate du concept de ‘sublimation’, ainsi que pour une perspective esthétique s’inspirant du pluralisme lacanien des registres, nous trouvons fondamental le livre de M. Recalcati, *Il miracolo della forma*, Milano, Bruno Mondadori, 2007.

métaphore : « On peut définir l'obsession de la *métamorphose* comme un besoin violent, *se confondant d'ailleurs avec chacun de nos besoins animaux*, excitant un homme à se départir tout à coup des gestes et des attitudes exigées par la nature humaine : par exemple, un homme au milieu des autres, dans un appartement, se jette à plat ventre et va manger la pâtée du chien ». Les lignes suivantes nous paraissent intéressantes : « Il y a ainsi, en chaque homme, un animal enfermé dans une prison, comme un forçat, et il y a une porte, et si on entrouvre la porte, l'animal se rue dehors comme le forçat trouvant l'issue »²⁶ . Une parodie du platonisme : l'animal, et non pas l'âme, prisonnier du corps ou bien l'animal prisonnier de l'âme. Mais cette parodie ne reste-t-elle pas enchaînée au platonisme, même s'il est renversé ? Dans le platonisme, ne trouvons-nous pas un sujet dédoublé, non pas un sujet divisé ? Le passage cité serait donc marginal par rapport au Bataille en mesure de penser un sujet divisé, l'enchevêtrement entre Eros et Thanatos et non l'intérieur et l'extérieur, le prisonnier et la prison.

Quant à l'enchevêtrement et aux liens, comment omettre l'importance de ce passage sur l'érotisme, dans lequel on trouve un éloge de l'organisation ?

...Sans une secrète compréhension des corps, qui ne s'établit qu'à la longue, l'étreinte est furtive et superficielle, elle ne peut s'*organiser*, son mouvement est presque animal, trop rapide, et souvent le plaisir attendu se dérobe. Le goût du changement est sans doute maladif, et sans doute ne mène-t-il qu'à la frustration renouvelée. L'habitude au contraire a le pouvoir d'approfondir ce que l'impatience méconnaît²⁷.

– l'ontologie bataillienne devrait être réinterprétée dynamiquement, à savoir en tant que refus de l'inerte : « comme un mouvement fulgurant de force – et non comme un écran statique »²⁸. « Etre, c'est...se déchaîner »²⁹ : valeur dynamique de l'infini et d'autres formes verbales, même celles qui semblent en apparence statiques.

– si chaque organisme complexe tend à se scinder (il pourrait s'agir là aussi d'une bonne formule pour la logique scissionnelle), *le véritable objet de la passion* – le véritable, donc le seul – sera nécessairement un objet divisé, par conséquent habité par le vide qui y creuse le principe de non-coïncidence, déterminé conflictuellement par ses modes.

– les œuvres d'art banales, qu'elles soient formées ou informes, tombent en dehors du véritable objet de la passion. Elles sont éliminables, non pas en tant qu'objets partiels, mais en tant qu'objets décevants, ratés.

²⁶ G. Bataille, *Métamorphose* in *Documents*, O. C., I, p. 208.

²⁷ G. Bataille, *L'érotisme*, chapitre X, op. cit., p. 122-123. Remarquons les oscillations de l'animalité : ici, l'animal est un être *trop simple*.

²⁸ G. Bataille, *L'amitié de l'homme et de la bête*, in *Œuvres Complètes*, Articles 1944-1949, vol. XI, pp. 167-171.

²⁹ *Ibid.*, p. 168.

– diviser (diviser aussi les déchets, éliminer, sans être culpabilisé) est un droit de notre – *non-coïncidente* – finitude.